

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,
partie IV / Black

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 286-291

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

MEMOIRES D'UN CHIEN

(Recueillis par M. Manquat)

IV

Après ce que je vous ai déjà dit d'elle, et puisque j'ai l'intention de vous en dire encore davantage, il est inutile, n'est-ce pas, que je vous présente Madame Pépin-Mépié. Qu'il me suffise de vous signaler que son âge est invariable. Depuis deux ans que je la connais, elle se donne trente-neuf ans, tandis que son mari est passé de 56 à 57, et de 57 à 58 ans. Curieux.

Quant à sa fille Léontine, Pouf en raffole. Il dit : « C'est une perle, car c'est la seule ici qui comprenne complètement les chats, qui sache leur parler, les caresser doucement aux bons endroits, derrière la tête, derrière les oreilles, sous le cou, sur le milieu du dos, mais jamais sur l'arrière-train (car ça leur flanque de la nervosité), qui aime plonger ses mains dans leur fourrure, leur peloter le poil comme une boule de soie. » Moi j'aime aussi Léontine, mais je lui en veux un peu de trop me traiter en prolétaire, alors qu'elle a l'air de prendre Pouf pour un aristo. J'admets que les chats ont des qualités, de la race, de la ligne, de l'élégance, mais ils ont aussi quelques défauts. En particulier, ils ne se cassent rien pour rendre service à autrui. Tenez, moi, je suis aboyeur. Eh bien ! j'aboie. Pouf, pourquoi l'a-t-on pris ? Pas pour ses beaux yeux sûrement, mais pour attraper des souris. Je suis obligé de reconnaître malgré mon amitié pour lui qu'il remplit mal son service. Souvent alors que nous bavardions de compagnie, couchés devant le fourneau de la cuisine, nous avons entendu gratter des souris. Pouf dressait les oreilles un instant, mais il s'en tenait là. Quand je lui fais quelques remarques sur ce sujet, il me répond : « Sans blague ! Tu t'imagines que je vais me donner la peine de courir après ces bestioles-là quand j'ai à manger autant de mou de bœuf que j'en désire ? Tu ne m'as pas regardé ! » Sur mon insistance, un jour que je lui faisais observer que s'il s'obstinait à ne pas prendre de souris, la mère Pépin-Mépié, le jugeant inutile,

pourrait le flanquer à la porte, il me répondit : « Black, tu es un ingénu. J'en ai attrapé une, de souris. Je la conserve morte dans un petit coin et de temps en temps, je la porte à la patronne. Ça lui fait d'ailleurs pousser des hurlements de terreur. Comme ça, elle est convaincue de mes mérites. » Moi, je l'avoue, je n'aurais jamais d'idées pareilles. Ce n'est pas pour me flatter, mais je fais honnêtement mon service.

Il m'est pourtant arrivé une aventure à ce propos. Que dis-je, une aventure ? Deux aventures, et même trois. Il faut que je vous les raconte.

A deux ou trois cents mètres d'ici, dans notre rue, un individu répondant au nom de M. Pincemail habite dans une petite maison sans grande apparence. Je rencontre chaque matin M. Pincemail quand je fais ma tournée des poubelles. Lui, à ce moment, va à ses occupations. Je pense qu'il est petit employé dans un bureau. M. Pincemail, qui ne me prêtait jamais la moindre attention, se mit un jour, à mon étonnement, à se montrer poli avec moi, et de plus en plus poli, jusqu'à tirer un morceau de sucre de sa poche et à me l'offrir. On est bien élevé : j'acceptai le sucre. Puis M. Pincemail me gratifia de quelques caresses. Or un matin de l'automne dernier, alors que je ne sais pas pour quelles raisons, je n'étais pas sorti et dormais dans le vestibule de la maison, je vis la porte extérieure s'ouvrir doucement. J'allais aboyer quand je reconnus M. Pincemail. Il avançait vers moi à pas furrés, un morceau de sucre à la main. Il me l'offrit. Et tandis que je le dégustais, il saisit à une patère le manteau fourré de M. Pépin et disparut aussi silencieusement qu'il était entré, mais très vite. Je pensai qu'il avait été autorisé par mon maître à venir décrocher ce manteau. Or, quelques moments après, M. Pépin apparut en tenue de ville et chercha son pardessus, car il faisait frisquet. Il ne le trouva pas et dit : « C'est curieux, je l'avais pourtant accroché ici hier soir. » Madame Pépin-Mépié consultée à ce sujet, déclara qu'en effet elle l'avait vu de ses yeux dans le vestibule en fermant la porte extérieure la veille à neuf heures du soir. Une longue discussion s'ensuivit entre les deux époux. La patronne soutenait que quelqu'un avait volé le manteau ; M. Pépin que c'était impossible puisque j'avais passé la

nuit dans le vestibule et qu'en ma qualité de chien aboyeur, j'aurais aboyé si un étranger s'y était introduit. Ce à quoi Madame Pépin-Mépié répliqua que j'étais une sale bête (Une sale bête !...) un ignoble cabot (Cabot !...), sans intelligence ; apte seulement à hurler quand un ivrogne attardé mais inoffensif passe dans la rue, mais froussard comme la lune en présence d'un malfaiteur authentique. Elle conclut en décidant qu'elle allait prévenir la police et la saisir de cette affaire. Ce qu'elle fit. Dans la journée, nous reçûmes la visite d'un policier qui demanda des explications détaillées :

— Et ce chien, dites-vous, est resté toute la nuit dans le vestibule ?

— Oui, Monsieur.

— Bon. Auriez-vous l'obligeance, Madame, de m'apporter un veston de Monsieur ?

Madame Pépin courut chercher un veston de M. Pépin. Le policier me le fit flairer, puis il ajouta :

— Monsieur, consentiriez-vous à me suivre avec votre chien ?

— Volontiers.

Et nous voilà partis tous les trois, moi, mon maître et le policier.

Bien que je ne sois qu'une bête, j'avais compris ce que ce dernier attendait de moi. Sans hésiter, je m'engageai dans la rue du côté de chez M. Pincemail. Etant arrivé à sa maison, suivi de mes deux Deux-Pattes, je m'arrêtai et flairai énergiquement la porte. Au bruit apparut M. Pincemail lui-même qui, en nous voyant, blêmit. En cinq minutes, le policier le força à avouer que c'était lui qui avait volé le pardessus de mon maître. Il le rendit en pleurant et en suppliant qu'on ne le poursuive pas en justice. Le policier lui déclara sèchement qu'il allait être arrêté. M. Pincemail fut pris d'une crise de désespoir, se déclara déshonoré pour la vie, fit valoir qu'il avait huit enfants en bas-âge (Je me demande où diable il pouvait bien les loger !...), bref, émut si bien mon brave homme de maître que celui-ci refusa de déposer une plainte contre lui.

Notre retour à la maison fut pour moi un triomphe. « Tu vois, Bobonne, (M. Pépin a lui aussi la regrettable habitude des diminutifs de sympathie), tu vois, Bobonne,

répétait-il à sa femme, que j'avais bien raison de louer les qualités de Black. S'il n'avait pas eu ce flair merveilleux qu'il possède, jamais je n'aurais retrouvé mon manteau de fourrure. » Je suis obligé de reconnaître que ma patronne elle-même célébra mes qualités. Pendant au moins trois mois, chaque mercredi (le premier du mois excepté) elle raconta l'histoire aux dames et demoiselles qu'elle reçut. Et avec quelles flatteuses épithètes pour ma canine personne !... J'ai entendu dire vingt fois et plus, car bien entendu on m'exhibait au salon chaque mercredi, que j'étais un chien extraordinaire, épatant, merveilleux. « Vouï, ma chère, merveilleux est le mot exact !... Il est presque impossible d'imaginer le flair de cet animal. Songez : retrouver sans hésitation un voleur qu'il ne connaît pas (Hum... Hum...), c'est admirable ! » Et ce que j'ai reçu de compliments, de caresses et de douceurs, même de ces dames et demoiselles. Pouf à qui je racontais tout ça, se contentait de me dire avec quelque ironie, un peu de jalousie aussi, je crois : « Black, je serais à ta place, je ne resterais pas comme aboyeur chez les Pépin-Mépié ; je m'engagerais dans la police. Chien policier, ça fait riche ! »

Ma réputation de chien-de-garde-qui-a-du-flair s'est encore accrue dans les circonstances suivantes.

Nos circonvoisins ont, eux aussi, un chien, Joly, que je crois appartenir, comme moi, à la race Chien-des-rues. Il me ressemble. En moins bien. Sa patronne, la vieille Mademoiselle Retourte, a l'habitude de l'emmenner avec elle chaque fois qu'elle va faire son marché.

Il y a quelque temps, en revenant des Halles, Mlle Retourte s'est arrêtée à la maison. Elle paraissait bouleversée. Elle raconta qu'en sortant du marché, elle n'avait pas revu son chien qui sans doute s'était attardé à la section Boucherie, et qu'elle avait passé sa matinée à le chercher, mais sans succès, jusqu'à la fermeture des Halles. Ma patronne lui suggéra de m'employer à la recherche de Joly. Il faut vous dire que Joly et moi, nous sommes camarades. Chaque fois qu'on se rencontre, on se fait des politesses. Il fut décidé entre Madame Pépin-Mépié et Mademoiselle Retourte que le lendemain matin, cette dernière viendrait me prendre pour enquête. Je me prêtais de bonne grâce à l'opération, d'autant plus que j'aime

beaucoup les promenades matinales. Et donc je partis accompagnant la bonne demoiselle qui ne cessait de me répéter : « Cherche Joly, mon petit Black, cherche Joly. » Nous arrivâmes aux Halles. Je flairai le sol ; et bientôt je repérai l'odeur de Joly. L'animal !.. Il en avait fait des tours dans ce bâtiment !... Sa piste était embrouillée comme un peloton de laine quand Pouf a fait sa partie avec elle. Enfin, j'en trouvai le bout qui donnait sur une petite rue. Bien que dans une rue, même étroite, il y ait terriblement de pistes odorantes d'animaux et d'humains, je parvins à déceler, le museau continuellement sur le sol, celle de mon collègue. Elle nous conduisit dans une large et longue artère. Je m'y lançai, suivi assez péniblement par Mlle Retourte qui ne cessait pas ses « Cherche Joly », comme si je ne faisais pas que ça. Nous passâmes sous une grande porte qui marque de ce côté la fin de la ville. Et j'allais toujours. Et Mlle Retourte me suivait du mieux qu'elle pouvait. Et tout d'un coup ?... Qui se présente devant nous ?... Joly lui-même, Joly fou de joie d'avoir retrouvé sa maîtresse. Il l'accablait de protestations d'affection qu'elle lui rendait. C'était touchant. Les gens s'attroupaient. Mlle Retourte racontait l'histoire. Moi, modeste, je haletais, la langue pendante.

Ce fut un nouveau triomphe pour moi que notre retour à la maison.

Et vous pensez si ce second exploit alimenta la conversation des mercredis (le premier du mois excepté) de Madame Pépin née Mépié. Ma patronne mettait tellement d'ardeur à vanter mon flair qu'on aurait pu croire que c'était du sien qu'elle parlait.

Ne croyez pas que je vous raconte tout cela dans un esprit de superbe. Certes non, car je partage sur cette question l'avis de mon savant maître. Je l'ai entendu qui disait à un de ses amis, lequel s'émerveillait à mon sujet : « Il ne faut rien exagérer. Black a le flair d'un chien, mais tous les chiens ont du flair. Car chez eux le sens le plus aiguë est celui de l'odorat : ils traduisent toutes leurs impressions en odeurs. C'est à l'odeur qu'ils reconnaissent leur maître, leurs amis, toute personne à qui on les a présentés. En somme, leur mécanisme psychologique est fondé sur l'olfaction : ils divisent les êtres en deux groupes : odeurs sympathiques, odeurs antipathiques

Soyez certain qu'à ce point de vue, Joly, par exemple, est aussi bien organisé que Black ; et que si c'eût été Black qui se fût perdu, Joly l'aurait retrouvé avec autant d'aisance que Black a retrouvé Joly. Et Joly aussi bien que Black aurait retrouvé le voleur de mon pardessus si le policier avait fait appel à ses talents. » Cela me semble tout à fait exact. Si j'avais pu parler le langage des hommes, j'aurais ajouté, moi, que nous avons une mémoire sans défaillance des odeurs que nous avons une fois perçues, qu'il nous suffit de flairer un Deux-Pattes inconnu, par exemple, pour le reconnaître des années après.

(A suivre)

BLACK